

Réflexions :

**Le chômage n'est pas
une maladie,
c'est un remède**

Septembre 1993

REFLEXIONS SUR LE CHOMAGE

Avertissement:

Nous ne prétendons pas faire oeuvre scientifique pour un savoir objectif qui pourrait se couronner de chiffres et d'équations.

Nous voulons rester dans les domaines de la vie et de la conscience dont on peut espérer qu'ils seront toujours interdits aux expériences de laboratoire, parce que les vérifications y sont faites par la vie et l'action d'hommes libres qui se relient et se lient par leur parole, non par des références livresques.

Nous essayons que notre réflexion ne soit pas passagère et gratuite, mais construite pour une action suivie, cohérente, paisible.

Il nous semble **qu'une réflexion en profondeur est devenue indispensable**, parce que les problèmes économiques et sociaux des années 90 sont, à notre avis, des **problèmes structurels et non conjoncturels**.

Pour illustrer notre volonté de réflexion en profondeur (cf "Une doctrine vivante pour l'entreprise des années 90 - Socius Edition) prenons l'exemple du chômage, un problème brûlant que nous n'avons pas eu l'audace d'aborder dans notre livre : en parler, c'est déjà une grande prétention qui réclame de l'indulgence.

Si les scientifiques, les politiques ou les économistes avaient trouvé une ou plusieurs solutions, cela se saurait, car ceux qui appartiennent à ces milieux ont les moyens de savoir et de faire savoir. Il faut donc chercher ailleurs, loin des sentiers battus.

Cherchons l'aspect le plus simple.

Ces dernières années, le problème du chômage se présente comme un écheveau embrouillé : chaque fois que nous essayons de tirer sur l'un des fils, les noeuds se resserrent, la confusion augmente, le drame se durcit.

Augmenter les impôts ?

C'est peut être indispensable, mais c'est une conséquence, non une solution. Augmenter la productivité pour relancer la croissance ? Cela conduit à licencier.

Les allocations de chômage ? Elles conduisent à de véritables rentes, si on ne les diminue pas et elles écrasent la rentabilité de ceux qui travaillent. Augmenter la durée des études et revaloriser l'apprentissage ? les meilleures écoles commencent à avoir du mal à placer leurs élèves et l'Education Nationale devient un gouffre sans fond.

Toutes ces mesures sont nécessaires, aucune n'aborde le fond du problème : elles sont un traitement des symptômes, non de la maladie.

Revenons à notre écheveau embrouillé.

Le débrouiller c'est toujours séparer les différents fils. Pour les séparer, il faut d'abord les distinguer, comme font les électriciens qui leur donnent des couleurs différentes.

Très rapidement, nous en distinguerons trois.

D'abord, le fil de la législation du travail, des contrats de travail, avec tout l'ensemble de leurs avantages "acquis". On dit que c'est un fil trop gros, il est surtout trop rigide.

Il s'est durci par méfiance, par incompréhension et par routines et parce que c'est un fil institutionnel. Mais qui dit "institution", ne dit pas forcément rigidité et routine.

Ce fil là réclame une pratique de la démocratie et le refus de s'abriter derrière des contrats écrits. (C'est un des points de notre doctrine.)

Si les démocraties sont devenues le terreau naturel de l'entreprise privée, c'est parce que ce sont des régimes évolutifs et des régimes à risque, de même que l'entreprise moderne : l'une parie sur l'initiative individuelle et sur les insaisissables lois du marché et sur l'expérimentation de techniques nouvelles, l'autre a l'audace d'exiger un consensus général et de confier aux foules les décisions les plus importantes, sans distinction de culture, de profession ou de quotient intellectuel, sans principes transcendants qui puissent se placer au dessus de la volonté du peuple. On ne peut donc confier la pratique et le contrôle de la démocratie à des administrations et à des bureaucrates avides de procédures et de dossiers. Loin de pouvoir s'abstraire dans un bureau, la démocratie réclame une vision du monde, large et précise, reconnue, et une communication sans barrières, sans scléroses d'écrits sacrés.

Les gens cultivés ou les savants ont grand tort s'ils méprisent comme sommaires ou superficielles les idées générales qui ont leur place dans toutes les têtes ce sont ces idées et ces sentiments là qui rendent possible le fonctionnement des démocraties au sein desquelles nos élites sont protégées et nourries.

Ceci est aussi vrai dans une entreprise que pour une nation.

Voilà pour notre premier fil, trop rigide, selon lequel **le chômage est une exclusion causée par le vieillissement de nos démocraties, devenues timides, craintives, amoureuses des garanties.**

L'essentiel de nos principes démocratique est acquis depuis la fin du XVIIIème siècle : eh bien le monde a changé et il faut faire un pas en avant, ce qui n'a rien à voir avec le chaos et les excès des révolutions dont nous avons tant souffert.

Le second fil, est celui qui attache les hommes aux rouages d'une économie dont le but est pourtant de servir les hommes.

Ce fil était celui des rapports économiques des hommes entre eux et celui de la division et de la répartition du travail. Il est resté souple, mais il s'est tellement enchevêtré avec les autres, que notre économie est devenue impossible à rationaliser. C'est pourtant urgent, car le temps passe et toute logique s'inverse quand elle est parvenue à son terme. Nous en sommes venus au point que la productivité et l'abondance engendrent faillites, chômage et misère. Nous sommes bien en retard : il y a longtemps que cette situation s'annonçait.

Dès la crise de 1929, elle était prévisible, si la guerre n'avait imposé ses fausses solutions et créé des besoins artificiels.

Souvenons nous que le chômage aux USA est au même taux en 1939 qu'en 1929.

Concrètement, nous sommes ici en face d'un fait historique, d'un fait de civilisation. Les grandes civilisations sont de véritables machines d'hommes, des machines énormes aussi difficiles à modifier ou à réparer sans les arrêter, qu'il a été difficile de les mettre en marche. Fiers des résultats magnifiques de notre civilisation moderne, nous avons choisi d'ignorer les renseignements simples qui nous sont transmis par l'économie de marché et nous masquons une réalité difficile par de fausses utilités. Cette réalité refusée, c'est qu'une étape est franchie, finie, et que le travail avance bien, et plus vite que prévu. Nous refusons de tenir compte de l'avancement réel des chantiers pour nous complaire indéfiniment dans nos petites habitudes, dans des situations devenues confortables.

En vieillissant, une civilisation a tendance à marginaliser l'esprit d'aventure. Alors, nous prenons bien soin de fabriquer des ampoules électriques ou des chaussettes dont l'usure

sera suffisamment rapide pour permettre une production de masse à nos usines.

L'inversion de la logique du progrès technique se concrétise par des faits plus nombreux, plus importants et plus variés qu'on ne pense communément. Nous ne pouvons les aborder sans sortir de notre sujet. Disons seulement qu'un des plus importants est l'utilisation que nous faisons de la publicité, qui en vient à créer des besoins artificiels au lieu de formuler des besoins réels et qui suscite des réflexes et des complexes au lieu d'informer et de chercher des consensus.

C'est une logique d'ensemble qui s'est inversée.

Tout l'effort de nos sociétés industrielles était de nous libérer du travail pénible, de la pénurie et de nos misères par l'intelligence de la science et la qualité technique. Nous en sommes à fabriquer de la pacotille et c'est la rareté du travail qui nous fait peur.

Si nos entreprises se sentent enfermées dans le triste choix entre licencier, délocaliser ou faire faillite, c'est loin d'être seulement un problème de gestion. C'est aussi, et fondamentalement, parce qu'elles ont dépassé leurs objectifs et parce que la société industrielle a perdu le souvenir de son but et refuse d'en convenir pour faire l'économie d'un changement.

La routine détruit la rationalité, tout autant que la fantaisie. Ce sont des travaux nouveaux qui se présentent à nous, c'est le refus de nous y engager qui crée ce chômage immense, dont celui des pays riches n'est qu'une contagion impossible à éviter, car dans le Tiers Monde, ce sont des peuples entiers qui vivent en état de chômage larvé, mal compensé par les petits boulots dont le pittoresque fait la joie de nos touristes. Il ne sert à rien de le nier au nom du réalisme, au nom du court terme, les faits sont là et nos chômeurs sont bien souvent venus de loin apporter leur misère chez nous.

Et nous en venons tout naturellement à notre **troisième fil, celui des finalités.** Car c'est bien un fil spécial, celui qui maintient la finalité au dessus des objectifs. Quelles que soient les améliorations que nous pourrions apporter à toutes nos relations sociales et économiques, le but final de l'homme n'est pas de travailler ni de faire des choses. Travailler n'est qu'un moyen. Usines, bureaux, ateliers, administrations, infrastructures, institutions politiques ou civiles, tout cela n'est que moyens et outils. Oui, mais des moyens pour quoi ?

En cet endroit des problèmes du chômage, il semble qu'il suffirait de regarder, d'entendre et de se souvenir, pour qu'il soit évident que les affaires des hommes vont parfois d'un extrême à l'autre, dans un mouvement de balancier si lent et si lointain, que sur le moment on ne perçoit pas l'ampleur de son mouvement.

Remontons deux ou trois siècles, travail et souffrance sont pratiquement synonymes, au sens où nos médecins parlent encore d'une "femme en travail". Tout métier digne de ce nom était un art, le reste était servitude et corvée, peine du péché originel. Il faudra attendre le début de notre siècle pour que la qualité du travail d'un homme soit un des principaux critères de l'appartenance au corps social.

Certes, une des novations profondes et fructueuses de la Révolution Industrielle fut de s'attacher à l'amélioration des activités les plus humbles, jusqu'à les transformer de fond en comble en proclamant la dignité du travailleur. Mais le changement des mentalités qui s'ensuivit privilégia l'utile.

Voltaire est encore un révolutionnaire dans une société où seul le loisir est noble, quand il écrit dans *Candide* que "le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin."

Que cette révolution là soit bonne, personne ne le niera. Cependant le mouvement du balancier est allé encore plus loin. Après avoir donné sa valeur légitime au travail, nous lui avons peu à peu confié la plupart de nos valeurs. Le travail et son monde, les groupes qu'il forme, ses techniques, ses habitudes, ses règles, ses critères, ont envahi notre horizon, en exigeant l'accroissement de leur complément obligé, le divertissement. Les activités culturelles sont devenues gratuites et permissives. Rejetant toute finalité et toute règle, elles se consacrent à l'amusement, ou bien elles affinent le goût, excitent la sensibilité, ou bien encore elles n'instruisent que pour rêver, pour des méditations sans but réel et des plaisirs d'intellectuels inutiles pour qui l'indignation est la seule forme d'engagement.

Qu'on pardonne cette caricature de notre culture moderne, qui vaut mieux que cela : mais, par l'évolution globale de la culture, **le chômeur est exclu de la société dès qu'il est privé de travail, parce que les seules valeurs auxquelles il a accès, sont celles du monde du travail. Et le loisir, jadis privilège des nobles et des riches, n'est plus qu'une misère et un ennui.**

Or le travail est productif.

L'essentiel de notre effort fut d'améliorer des activités peu rentables qui attachaient le travailleur à un travail pénible, envahissant tout son temps.

Logiquement, notre progrès technique, économique et social, produit donc des loisirs.

Et les loisirs issus du progrès deviennent source de pauvreté et d'exclusion.

Les loisirs nous ont surpris. Être riche est plus difficile à vivre qu'on ne l'imagine quand on est pauvre. Dans l'ardeur de l'effort pour changer le monde, nous avons oublié que le temps libre est la seule forme de la richesse, et non l'abondance des marchandises. **Ceux qui peuvent faire le choix, refusent ce temps libre dont ils ne savent que faire : on ne peut passer toute sa vie à faire passer le temps.**

Devenus riches nous ne savons que faire de notre richesse et l'abondance croissante de quelques pays industrialisés crée une misère nouvelle qui se mélange à celle qui subsiste encore un peu partout, en héritage du passé.

Mélange inextricable, problème insoluble dans l'image en noir et blanc que nous en avons, image selon laquelle les riches ont besoin des pauvres pour être riches, et les pauvres ont besoin des riches pour trouver du travail.

A ce moment, refusant de voir la situation nouvelle issue des succès de l'industrie, nous avons dressé une idole inconnue des vieux païens : celle de l'Utilité. Et nous lui avons demandé la solution de nos problèmes, et lui avons inventé toute une liturgie, avec ses mots sacrés : la rentabilité, le concret, le pratique, la croissance... Si forte est la superstition, que tout discours paraît futile, s'il ne prononce pas l'un de ces mots toutes les deux ou trois phrases, avec quelques chiffres comme assaisonnement. Mais l'utile, qu'est ce que c'est ? C'est ce qui est provisoire, c'est ce dont la valeur est passagère, relative, conventionnelle, négociable.

On ne peut pas réduire un homme à son utilité ?

Pourquoi peut-on réduire une vache à son utilité ? Parce qu'on peut en faire du lait, de la viande, du cuir, parce qu'on peut l'enfermer dans une clôture ou une étable et parce qu'on peut la tuer et la dépecer. En bref, réduire la vache à son utilité, c'est dénier le droit de la vache à vivre selon la nature : la vache nous est utile parce qu'elle a peu de valeur à nos yeux. (Les hindous ne sont pas d'accord là-dessus.) Quand les hommes modernes se définissent par leur utilité, ils perdent leur valeur et tous les beaux discours n'y changent rien.

Qu'est ce qui nous manque ? Les finalités, ces buts qui ne s'épuisent pas, qui sont au dessus de l'utile et du pratique. Il ne s'agit pas de mépriser le travail et la technique, ni l'économie : il s'agit que l'économie soit au service de l'homme, parce que l'homme a autre chose à faire qu'à travailler, parce que le travail a un but qui n'est pas le travail.

Mais qu'est ce qui se cache derrière le mot "finalité" ? C'est un mot qui est resté assez simple, sans doute parce qu'il est peu employé. Le dictionnaire nous assure que la "finalité" est le caractère de ce qui tend vers un but. On doit aussi remarquer que la différence entre un objectif et une finalité, c'est que **l'objectif est le but d'une action tandis que la finalité est le but d'un être.**

L'objectif disparaît une fois l'action accomplie et réussie. La finalité ne disparaît qu'avec l'être dont elle est le but. (D'où la cruauté des guerres de religion.)

Mais, pourtant, comment déterminer le choix des différents objectifs qui se succèdent dans la vie d'un être humain qui ne peut se fier à l'instinct animal ? Par la finalité que cet être a choisie et par elle seule. Allons nous donc chercher un nouvel art de vivre et prêcher un idéal capable d'enthousiasmer les foules ? Rien de semblable dans la doctrine de Socius, parce que nous attachons la plus grande importance à ce qu'ont oublié les combattants des guerres de religion.

Ce que les fanatiques oublient, c'est que **des finalités différentes peuvent parfaitement conduire des êtres différents à s'entendre dans un même travail et un même objectif.** Vous pouvez être chrétien ou agnostique et vous entendre pour travailler sur le même chantier, ou bien pour lutter contre une tyrannie, comme le chantait Aragon dans "la Rosé et le Réséda". Tout au contraire, nous ne pouvons avoir le même travail avec des objectifs différents et un objectif doit être précis : **c'est dans notre finalité que commence notre liberté et elle ne peut s'en séparer.**

La finalité ne vient pas du dehors, c'est une plante qui pousse à l'intérieur de nos enfants, la finalité est la forme adulte que prennent nos rêves d'enfants et elle se nourrit de cette envie de vivre qui nous met debout chaque matin. On a dit qu'un grand homme, c'est quelqu'un qui a réalisé ses rêves d'enfant.

Différents objectifs nous séparent en groupes de travail différents, en individus attelés à des tâches plus ou moins morcelées, en catégories séparées et hiérarchisées.

L'évocation des finalités nous réunit et permet tous les dialogues au delà des différences et des niveaux de culture.

Nous avons pris un exemple brûlant. Quelles réflexions nous a t'il inspiré ?

Que le problème du chômage est un problème politique, économique et culturel.

Quoi de plus banal comme conclusion ?

Nous ne craignons pas cette banalité, cet affleurement du gros bon sens.

Peut être que tous les problèmes essentiels sont des problèmes politiques, économiques et culturels : c'est déjà moins conventionnel qu'il n'y paraît, parce que cela signifie que les problèmes sociaux et psychologiques - qu'on ne peut oublier - viennent en second rang. Mais nous allons encore plus loin.

Le chômage est un problème de démocratie ?

En effet, les régimes autoritaires remplacent le chômage par une médiocrité générale. Mais si notre démocratie est encore confrontée au problème de la pauvreté sous cette forme nouvelle, cela ne signifie t'il pas qu'elle doit avancer dans son chemin propre ? Et quel est ce chemin ? Celui de la séparation des pouvoirs.

La démocratie résout les agitations nées des confrontations entre le pouvoir du prince, le pouvoir du peuple, le pouvoir des élites, par la séparation des pouvoirs, c'est à dire par la multiplicité des pouvoirs et des responsabilités. Nous vivons encore dans cette séparation réclamée par Montesquieu entre le législatif, l'exécutif et le judiciaire.

Le XVIII^e siècle est loin de nous. Devons nous cesser d'évoluer ? Nous pensons à l'importance énorme prise par certaines activités très différentes entre elles, comme la médecine, la finance, la technologie, l'administration ou l'information. Ces activités ne devraient elles pas correspondre à des pouvoirs clairement exprimés, c'est à dire à des responsabilités ? N'appelle t'on pas déjà l'information, le Quatrième Pouvoir ? Que dire de la médecine, qui gère un budget comparable à celui de l'Etat ? L'affaire du sang contaminé ne fait elle pas apparaître un immense pouvoir sans responsables ?

Le chômage nous renvoie aux réalités économiques dans leur ensemble.

C'est banal, sauf si nous posons cette question : à travers les surproductions, ne sommes nous pas confrontés aux problèmes d'une économie d'abondance qui remet en cause les calculs et les procédures et les habitudes multimillénaires des économies qui luttait contre la pénurie ? Quoi de commun entre le chômeur moderne et le "laboureur désoccupé" qui mourait de faim à cause de la sécheresse ou de la guerre ? C'est un chantier dont on n'aperçoit pas la fin. La rareté est toujours le critère du prix. Par quoi la remplacer si les produits les plus sophistiqués deviennent abondants ? La propriété privée est toujours la base irremplaçable de la liberté individuelle. Comment évoluera t'elle si le rêve de cultiver notre petit jardin devient une chimère ou un luxe ? Comment sera t'elle réglementée devant les exigences collectives des infrastructures et des administrations, contre les pollutions qui franchissent même les frontières ?

Qui peut se dire propriétaire de sa maison sans en payer un peu le prix tous les ans, par les impôts, les services collectifs et les servitudes locales ?

Le chômage est une réalité culturelle ?

La plus douloureuse exclusion du chômeur et la cause la plus forte de son chômage, c'est que son savoir et son expérience ne valent plus rien et qu'il se retrouve coupé de la pensée de ses contemporains. Cela est le prétexte de fort longs discours et de beaucoup de vœux pieux. Mais si l'on pensait, tout au contraire, que c'est la culture de notre temps qui est infirme, parce qu'en face de tel ou tel homme, elle ne pense rien et qu'au lieu de se remettre en cause, elle affirme que c'est cet homme là qui est infirme et qu'il faut l'assister et le contrôler étroitement, comme un malade ou un délinquant ?

Et si on en venait à dire que les logiques de la science n'expliquent pas tout et que la véritable culture donnera autant d'importance à la contemplation, à l'inspiration et aux valeurs qu'à la science et à la technique, au lieu d'en faire des remèdes bon marché qu'on utilise quand on ne peut pas faire autrement, tout véritable savoir étant scientifique par ses méthodes ? Et s'il y avait d'autres règles et d'autres lois incontournables que celles de la science, quoi qu'en disent messieurs les Prix Nobel signataires du manifeste de Heidelberg ? Et si, là encore, il nous fallait dépasser le culte de la Déesse Raison si chère à notre XVIII^e siècle, sans pour autant oublier ses leçons toujours vraies ?

Car notre science a commencé par l'étude de la matière : cela signifie t'il que toute réalité est matérielle ?

Et si l'esprit existe, ses lois propres sont bien différentes de celles qui nous servent à affirmer simplement la supériorité de l'esprit sur la matière et de la conscience sur l'instinct.

Que le modernisme ne nous enferme pas dans un passé récent et dans une expérience trop courte. Ayant profité des conquêtes immenses de l'esprit scientifique, nous éviterions alors de tout lui soumettre, pour entrer dans une époque où les conquêtes scientifiques ayant tracé les limites de la science, l'espace s'ouvrirait à une culture fondamentalement nouvelle, dont les prémisses sont déjà là. Devons nous marginaliser cette nouveauté qui s'annonce ? Devons nous regarder proliférer les astrologues et les médecines ésotériques ? Devons nous abandonner la pensée de l'avenir aux sectes, au New Age, aux gourous et aux intégristes ?

Le problème du chômage ne nous permet, certes pas, d'aborder l'ensemble des réalités culturelles de notre temps, mais tout simplement il nous y introduit, en nous obligeant de penser que l'économie, la culture et la politique sont au service de l'homme, et non le contraire.

N'est ce pas profondément réaliste ? **En économie, c'est l'homme qui donne toute leur valeur aux marchandises et aux services.** Et si nous ne parvenons plus à vendre à leur juste prix les produits de notre industrie, la véritable dévaluation n'est elle pas celle de l'homme, humilié à l'excès par le service aveugle et obligé des rouages infiniment complexes de l'économie mondiale ?

Si nous voulons résumer les pages précédentes, nous reviendrons encore une fois à une banalité énorme : la prise de conscience du chômage précédera nécessairement la résolution des problèmes posés par le chômage.

Nous allons donc regarder le chômage à partir des deux éléments d'une prise de conscience : le Savoir et la Connaissance, c'est à dire le check list des faits et la maîtrise des informations, la compréhension des faits qui aboutit à une vision claire et à une perspective, à un dialogue et à une action possible.

SAVOIR - CONNAISSANCE ET CHOMAGE

Le problème savoir-connaissance est à la fois difficile à penser et explosif dans ses conséquences et dans ses conclusions, nous commençons par un exemple en raisonnant sur le problème du chômage, plutôt que de prétendre formuler tout de suite des généralités.

Par le biais du savoir, (information, traitement de l'information, analyse, synthèses opérative et choix.), l'étude rationnelle du problème conduit à plusieurs états de compréhension qui ouvrent la porte à différentes contemplations privées de but et de dynamisme. Nous schématisons ces états en trois, qui sont en réalité trois groupes, trois séries.

ETAT1

Le chômeur est là, les chômeurs sont nombreux. Ils sont isolés, pauvres, malades, etc..

Ils posent des problèmes politiques, sentimentaux, économiques.

Politiques. Il faut éviter le "déchirement du tissu social" et des situations d'anarchie ou de révolte.

Sentimentaux. Il n'est pas tolérable de cultiver un art de vivre qui suppose une richesse croissante, en face

d'individus qui oscillent entre l'ANPE et la cloche. aucune norme de comportement ne peut être édictée dans ces conditions : la base culturelle de la société est menacée.

Economiques. Les chômeurs coûtent cher et la consommation ralentit en même temps que les charges augmentent et que le rendement de l'impôt et des

charges sociales faiblit.

On prend des mesures.

On cherche à créer des emplois.

On veut relancer la consommation.

On envisage le protectionnisme, de façon plus, ou moins avouée.

On augmente les pourcentages des prélèvements obligatoires.

On diminue les allocations chômage et les remboursements Sécu.

On fait de la formation pour envoyer les chômeurs là où il y a du travail.

On essaie de contrôler les ghettos de chômeurs (banlieues) et d'en ouvrir les portes.

Etc..

Ces mesures engendrent deux attitudes qui permettent de vivre la situation : l'une à coloration rationnelle, l'autre à coloration affective.

Attitude 1 : Le chômage est un problème de société ou de politique qui me dépasse plus ou moins, je ne veux connaître que les chômeurs. Charité individuelle ou organisée.

Attitude 2 : faire la charité, c'est du sentiment, ce n'est pas rentable. Il faut s'occuper du chômage.

Ces attitudes et ces mesures sont indispensables : elles évitent la dramatisation du chômage et limitent son impact social et politique. Elles n'attaquent pas le fond du problème.

L'inefficacité en profondeur est tellement évidente qu'il est à peine besoin d'en parler.

Le problème individuel du chômeur ne peut pas être résolu en tant que tel, parce qu'on ne peut réduire un individu à son insertion dans un problème conjoncturel. (Pour la société, le chômage est un problème structurel, un nouveau nom de la pauvreté ; pour un individu, le chômage est toujours un problème conjoncturel, à moins d'être l'expression d'un autre problème, d'une infirmité quelconque.) Si on veut traiter le problème individuel d'un chômeur, on ne peut pas traiter cet individu comme chômeur, c'est à dire en tant qu'il n'existe pas. (Chômeur, ce n'est pas être quelque chose, c'est ne pas être quelque chose.)

Si on veut traiter le chômage, on remet en cause - de façon modérée ou radicale-le fonctionnement politique, social et économique du pays. **Bien sûr, si tout cela fonctionnait bien, il n'y aurait pas de chômeur : mais c'est le contraire. Si l'humanité fonctionnait harmonieusement, comme le font les poissons ou les chiens, elle n'aurait pas besoin de se créer des fonctions économiques, politiques, ou des classes sociales.** Les fonctions politiques ou économiques sont donc très performantes pour traiter les conséquences du chômage, nulles pour étudier le problème du chômage en soi : leur existence suppose celle du chômage, de la pauvreté et de quelques autres problèmes du même genre qui sont les stimuli de révolution de l'espèce humaine et de son histoire. Politiques et décideurs de l'économie, vont donc traiter le chômage comme le signe d'un état de la société et le moteur de son passage à un autre état qui va engendrer un autre chômage : le seul problème est qu'on ne peut pas dire ces choses là. Pourtant, dans ce domaine là, la seule question intéressante est la différence entre les- chômages industriels et les chômages agricoles, les chômages de sous développement, de surproduction, etc.. Il n'est pas question de supprimer le chômage, mais de trouver un chômage intelligent et rentable, sous couvert

d'une gestion intelligente du chômage.

Il est bien évident que la question réelle déborde largement cette vision abstraite et utilitaire, tout autant que les traitements individuels. Les états 2 et 3 sont donc obligés.

ETAT 2

L'Etat 2, ne fait toujours pas disparaître ni diminuer le chômage, mais il fait disparaître les chômeurs.

On va franchir un pas à l'intérieur du savoir, on va étudier le chômage, donc ses raisons et ses aspects. Gros travail, sur les plans culturels, économiques, biologiques, sociaux, financiers, psychologiques, médicaux, urbanistes, éthiques, spirituels, géographiques, politiques...

Un foisonnement énorme d'études, de commissions, d'organisations gouvernementales ou privées, de livres, de décrets, de bureaux, de responsables, crée une industrie du chômage, rentable sous deux aspects. Elle crée des emplois et elle gère le problème en le rendant moins dramatique.

Elle fait disparaître les chômeurs en une multitude de catégories qui font disparaître le scandale de la pauvreté et de l'interdit. Un chômeur c'est un pauvre, ni plus, ni moins. Un chômeur reste chômeur, non parce qu'il n'a pas de travail, mais parce qu'on lui interdit de travailler : il a des besoins, il a du travail à faire pour satisfaire ces besoins, mais on lui interdit de travailler. La chose devient évidente lorsque le chômage arrive à son point ultime, le SDF. La première chose que fait un SDF, c'est de se trouver un abri, soit un coin quelque part, soit une construction qu'il élabore lui-même. Mais on le chasse du métro ou des appartements vides ou bien on détruit sa maison à peine commencée : de toute façon, la construction est hâtive et furtive, parce qu'illégale. Il est facile ensuite de condamner le "bidonville", sous prétexte de salubrité, ce qui masque le fait suivant : quelqu'un qui n'a pas de maison a commencé à se construire une maison et on l'en empêche. Submergée par une immense misère, la ville de Mexico n'a trouvé qu'une solution : légaliser les bidonvilles et les aménager, comme on équipe n'importe quelle agglomération. Mais, cela remet en cause la propriété privée et la loi : nous en revenons au problème précédent.

Bien sûr, les commissions et les études théoriques pourraient attaquer la société, l'Etat, etc.. Mais au nom de quoi ? La société et l'économie fonctionnent par le jeu de passions égoïstes et irrationnelles, tout

essai de supprimer ces passions aboutit à une panne... dont les conséquences aggravent la pauvreté. On peut essayer d'améliorer le sort des chômeurs, au nom de la solidarité, pour éviter le déchirement du tissu social. Mais alors, on fait du chômage une rente de situation qui ruine l'économie, compromet les valeurs du travail... Nouveaux retours au problème précédent.

Alors on gère, en détaillant une réalité absurde et scandaleuse, pour en faire une série de petits problèmes gérables ou supportables, qui ont pour avantage de supprimer le chômeur : il ne reste plus que de petits groupes de malades, d'étrangers, de gens à formation insuffisante ou obsolète, d'individus qui ont des problèmes psychologiques ou culturels, ou géographiques (régions défavorisées)...

Le chômeur et le chômage ont disparu : la pauvreté rejoint la mort dans la catégories des choses à cacher et à gérer discrètement. Pour cela, il faut qu'il n'y ait pas trop de chômeurs : c'est une question de pourcentage.

ETAT 3

Le pauvre et la mort ont disparu, ils nous manquent. Les différents niveaux de la culture se chargent de réintroduire le sentiment et l'image de la mort, de façon aseptisée. Cela se fait depuis les massacres des séries télévisées et policières, jusqu'aux représentations plus élaborées de la culture élitiste, qui fabriquent des désespoirs pour gens heureux, à consommer avec modération.

Mais la pauvreté ? Eh bien il y a toujours les mêmes médias. Il y a les romanciers, les artistes, les cinéastes, les journalistes, etc..

Revenons en 1929. Le New Deal traite le chômage en état 2, sans faire diminuer le nombre des chômeurs, bien entendu. Le cinéma se charge de faire réapparaître le pauvre : c'est Chariot, le chômeur mythique, qui est à l'origine de quelques belles fortunes et d'un grand calme populaire.

Enfin, on avait notre pauvre moderne ! Un personnage charmant, attendrissant, pittoresque, gauchissant sans danger...

Car il y a la pauvreté, et puis les affaires sérieuses dont le cours normal fait que nous ne sommes pas pauvres, mais que Chariot est chômeur.

Nous devons aimer les chômeurs : on ne veut pas voir disparaître ce qu'on aime.

Nous avons besoin qu'il y ait des pauvres pour nous sentir riches.

Il est bon qu'il y ait des gens qui nous montrent ce qu'il ne faut pas faire : ce que nous faisons ne nous réussit pas tellement et les résultats de notre travail ennuyeux sont un peu décevants.

En plus, il est charmant ce Chariot : il nous montre que l'argent et les conventions sociales ne sont pas tout. Sa vie est une aventure passionnante. Les pauvres sont créatifs, ils renouvellent la culture et les sujets de méditation. Leur pensée et leurs sentiments ont une profondeur, une authenticité, que notre dévouement à une vie de travail ne nous permet pas, etc...(On a quand même dû expulser Charlie Chaplin : il se prenait au sérieux, ce con. On l'a envoyé chez les Suisses, des gens qui savent y faire dans le style sérieux.)

En bref, une société qui a résolu ses problèmes a perdu sa raison d'être : il y a encore des pauvres, des problèmes. Continuons !

ETATS XXX

Le chômage est maintenant une réalité confuse. Il est perçu de bien des façons différentes, qui n'ont pas grand chose à voir avec les différents aspects d'une même réalité et qui ne soucient absolument pas de concorder les uns avec les autres. Au contraire, ils se servent mutuellement d'alibi et leur confusion est un terreau fertile pour notre culture...

On va donc méditer sur le chômage et créer toute une série d'états de compréhension possibles et qui peuvent être choisis librement.

Il y a les méditations religieuses, philosophiques, historiques, poétiques...

Sentiments, littérature, idées, foisonnent : ils ont tous un point commun. Ce point commun est de choisir le chômage - ou la pauvreté - pour une médiation qui s'éloigne du chômage, pour aller loin, très loin. On médite sur le karma, si on est hindou, sur les mérites acquis par la bienfaisance, si on est catholique, sur les ténèbres de l'histoire, sur la destinée humaine, sur la relativité des choses, etc..

Non seulement le problème du chômage est résolu, mais sa gestion est de plus en plus rentable et passionnante. Les pauvres nous assurent de la réalité de notre richesse, de la profondeur de notre culture et de notre vertu.

LA CONNAISSANCE

Que s'est-il passé ? Nous avons progressé uniquement dans le savoir, par voie affective comme par voie rationnelle. Le savoir fait toujours disparaître son objet. Ce qui nous est arrivé, c'est ce qui est arrivé aux savants qui ne croyaient qu'à l'existence de la matière et qui l'ont étudié avec passion : elle a disparu devant leurs yeux, comme l'idée du Dieu vivant commença à disparaître de la société théocratique du Moyen Age, dès que prit fin la lutte entre le sacerdoce et l'empire. Dans un cas, la réalité de la matière est remplacée par les calculs des savants et par la technicité d'un langage, dans l'autre, la réalité de Dieu est remplacée par l'usage du latin et par les écrits du clergé. Les uns comme les autres, interdisent tout accès à la réalité qu'ils ont fait disparaître et qu'ils prétendent connaître. "Vous n'entrez pas, mais vous fermez la porte", disait le Christ, qui, de toutes les catégories d'hommes, n'a attaqué et injurié que celle-ci.

L'objet du savoir disparaît, mais le savoir devient abondant, enivrant...

"Mon esprit, tu te meus avec agilité,

Et comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillones gaiement l'immensité profonde,
avec une indicible et mâle volupté.."

Mais Baudelaire a fini gâteux à 42 ans. Jacques London se suicide quand il comprend l'usage que l'Amérique fait des théories de Darwin, Koestler en fait autant avec sa femme quand il a compris les aboutissements de la science et de la société industrielle.

Plus mon savoir augmente, plus je deviens inefficace et idiot, ou bien tragiquement isolé. Je puis m'isoler en renonçant au savoir pour le raffinement, comme Baudelaire. Ou bien en me suicidant comme Koestler, ou bien, enfin, en cherchant à dépasser le savoir par la connaissance, comme Pascal, par une sagesse souriante comme Montaigne. "Ne sois pas trop sage, de peur d'être ridicule", écrivait-il, parodiant finement Sirach, qui disait : "Ne sois pas trop sage, pourquoi voudrais-tu mourir avant le temps ?" (C'est bien ce qui est arrivé à Pascal, qui refusait les chemins de Montaigne.)

Quoi qu'il en soit, je dois dépasser le savoir.

L'immensité du savoir acquis et du savoir possible, bloquent toute décision, rendent toute "expérience personnelle provisoire et futile : me voilà idiot et incapable.

De plus, si je pénètre assez loin en n'importe quel problème, je me retrouve dramatiquement seul. Je

ne puis plus m'engager vraiment, paisiblement, dans cette société qui engendre et utilise le chômage et la pauvreté. Je suis trop malin pour croire que je peux rompre mon isolement au sein d'un groupe révolutionnaire... Je deviens fou, au sens d'aliéné, et je suis inguérissable dans la mesure même où ma réflexion est juste : on ne peut pas guérir un fou qui a raison. Et si je dois renoncer à penser, que vont devenir toutes ces zones de mon cerveau que j'ai réveillé ? Il leur restera l'imaginaire, jusqu'à l'hallucination.

Il faut que j'aie tort, que je me trompe.

Il faut que je retrouve le groupe, la société, la réalité.

Il faut maîtriser cette réflexion qui me délivre du poids du réel, mais qui me prive de la réalité en passant au delà des apparences.

La plupart des gens refusent le savoir, à différents degrés et de différentes manières, soit par instinct, soit par culture.

En général, les pauvres refusent par instinct, pour ne pas se priver de la paix et de la saveur d'une réalité sans pièges. Ceux là désirent qu'on leur donne du travail, pour vivre au premier degré. Ils ont besoin des riches comme fournisseurs de rêves et de belles images. Ils ne désirent pas vraiment la richesse et ne veulent pas prendre les risques qu'elle exige, mais ils ne supportent pas qu'on la leur interdise ouvertement, parce que leurs rêves s'évanouiraient. La Société Française des Jeux joue ici un rôle très important.

Les riches refusent le savoir qui relativise leur richesse et la rend décevante. Et puis, savoir c'est souffrir. Ils se réfugient dans le raffinement, cher à Baudelaire, et achètent des oeuvres d'art. Le raffinement, le luxe, la culture désintéressée, c'est déjà des espaces de savoir immenses. Ceux là veulent de l'argent et des pauvres qui donnent leur valeur à l'argent.

Entre eux, s'établit la moyenne bourgeoisie, les classes moyennes chères aux gouvernements des USA, les demi-savants de Pascal. Ces classes moyennes, ces "français moyens" permettent à notre société de fonctionner : ce fonctionnement possède deux utilités. En premier, il porte le poids des problèmes, en second il dissimule ceux des problèmes qui exigent un changement de ce fonctionnement. Ici se met en place le décor dramatique de l'histoire des hommes : nos sociétés n'acceptent d'étudier un problème de fond qu'au moment où elles ne peuvent plus en supporter les conséquences.

Ce moment là est, bien évidemment, celui d'une situation de faiblesse, d'une situation dans laquelle il devient bien difficile de résoudre les questions refusées depuis longtemps.